

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 15 NOVEMBRE 1890

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Notice nécrologique, par J. S. E.—Echos de la Bohême anachronique, par Dr R. Chevrier.—La bâtisse de l'Union Catholique de Montréal.—A travers le monde : Une visite au roi de Siam, par B. Maré de la Bourdonnais.—Salut au *G'aueur*.—Cueillettes et glanures, par Jules Saint-Elme.—a vie américaine (suite), par Louis de Saintes.—Correspondance, par Pierre Bédard.—"Et cecidit flos."—Primes du mois de novembre : Liste des numéros gagnants.—Feuilleton : Fleur-de-Mai (suite), par Georges Pradel.

GRAVURES : Bâtisse projetée de l'Union Catholique de Montréal.—Les transformations successives des chefs d'état en France, depuis Henri IV jusqu'à nos jours, (1589 1890) : portraits de Henri IV, Louis XIV, Louis XV, Barras, Napoléon I<sup>er</sup>, Louis XVIII, Charles X, Louis-Philippe I<sup>er</sup>, Napoléon III, M. Carnot.—Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1 <sup>re</sup> Prime	-	-	-	\$50
2 <sup>me</sup> "	-	-	-	25
3 <sup>me</sup> "	-	-	-	15
4 <sup>me</sup> "	-	-	-	10
5 <sup>me</sup> "	-	-	-	5
6 <sup>me</sup> "	-	-	-	4
7 <sup>me</sup> "	-	-	-	3
8 <sup>me</sup> "	-	-	-	2
88 Primes, à \$1	-	-	-	88
94 Primes				\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



\* \* J'ai lu dans l'avant-dernier numéro du MONDE ILLUSTRÉ une causerie signée de moi et à laquelle je n'ai absolument rien compris, mais que je tiens à expliquer.

La semaine précédente, j'avais envoyé mon *entre nous* au journal, selon ma louable habitude, mais la poste suivant une coutume détestable qu'on lui reproche, a jugé à propos de la faire remettre à destination avec une journée de retard, et c'est ce qui m'a privé du plaisir de vous ennuyer un samedi.

Ne voyant pas ma prose quelques jours plus tard, je demandai de supprimer cette causerie qui était toute d'actualité et je priai un employé du journal de ne prendre qu'un passage, la définition ou plutôt le projet de fabrication d'un roi constitutionnel par Condorcet.

Malheureusement, on ne s'en est pas tenu là, on a continué et c'est ainsi que la fin de ma causerie a paru sans les trois colonnes qui précédaient.

On en est donc arrivé à faire une salade de ginseng, de roi constitutionnel et de comte de Paris, très difficile à digérer.

C'est une épreuve de plus.

\* \* Je parlais, l'autre jour, dans un article sur l'ouvrage de mon ami Faucher de Saint-Maurice, des Canadiens français et des Français portant des noms anglais ; oh ! Il y en a des milliers,—et, je

réfléchissais hier encore à ces singulières transformations, quand le hasard me fit rencontrer mon ami MacCarthy.

—Et comment va ? j'ai lu votre article sur le *Reste-t-on Français ?* de Faucher, vous avez même cité mon nom.

—Votre nom ? je n'y suis pas du tout.

—Eh oui ! je suis un de ceux dont vous parlez.

—Au fait, c'est parfaitement vrai, racontez-moi donc comment vous, Emile MacCarthy, ex-capitaine d'artillerie, chevalier de la Légion d'honneur, vous êtes devenu français ?

—Diable ! c'est toute une histoire que vous me demandez là, c'est l'histoire de l'Irlande et une partie de l'histoire de France ! mais je vais vous contenter en quelques mots :

—Ma famille est venue en Irlande, quand ? il y a longtemps, bien longtemps, puisque je constate dans de vieux parchemins qu'en l'an 1100, un de mes ancêtres inscrivit cette devise sur ses armes : *Sinsior clanna Mileagh*. (La plus ancienne des familles milésienne) à côté de cette autre qui a toujours été mon égide : *Forti et fidei, nihil difficile*. (Pour l'homme fort et fidèle rien n'est difficile).

Mes ascendants furent toujours en lutte avec la tyrannie odieuse de l'Angleterre et se révoltèrent contre elle, périodiquement, les armes à la main.

MacCarthy Mor, comte de Clancare, fut une victime d'Elizabeth—Donough MacCarthy, baron de Blarney et vicomte de Muskery, litta courageusement contre Cromwell.—Charles MacCarthy, comte de Clan Carthy se réfugia en France après sa révolte et fut tué dans un combat naval contre les Anglais.—Justin MacCarthy, son frère, commandant de l'armée catholique d'Irlande, défait l'armée protestante de O'Brien ; il fut créé duc et pair par Jacques II. Il vint en France après la chute de ce roi et servit dans l'armée française en qualité de lieutenant général.—Florence MacCarthy, baron de Kinsale, s'insurgea contre les anglais qu'il battit ; mais il tomba par trahison entre leurs mains et fut enfermé à la Tour de Londres où il mourut.—Son fils, incarcéré en même temps que lui, resta prisonnier 40 ans et passa en France après avoir recouvré sa liberté.

Dès lors, ma famille se dévoua entièrement au service de la France. Mon trisaïeul, Florence MacCarthy, officier supérieur dans la brigade irlandaise, est tué à la bataille de Fontenoy, contre les Anglo-Hollandais, en 1745—Son fils, Florence, devint le pupille du baron de Warren, maréchal de camp, en France ; il est élevé en soldat et devient capitaine de vaisseau dans la marine française. Il se maria avec Madeleine Fitz Gerald, sœur d'Edward Fitz Gerald, le fameux agitateur, dont la mémoire est vénérée en Irlande. Florence MacCarthy se perdit corps et biens dans les Antilles, et laissa un fils, mon grand-père.—Florence MacCarthy qui fut d'abord cadet de la marine, puis au retour d'une expédition en 1793, s'enrôla dans l'armée de terre où il fit brillamment son devoir pendant les campagnes de la République et de l'Empire. Blessé grièvement au siège de Lérida, en Espagne, par un coup de feu qui lui avait traversé le corps, couvert d'autres blessures, il vint mourir en France, laissant un passé glorieux, mais aucune fortune à son fils, Florence-Emile MacCarthy, mon père.

Il n'embrassa pas la carrière des armes, rompant ainsi, par devoir filial, avec les traditions de la famille, et cependant, quand vint l'année terrible, 1870, quoique âgé de 57 ans, il contracta un engagement volontaire, ne voulant pas rester inactif devant l'invasion allemande. Le sang qui coulait dans ses veines ne le permettait pas.

Mais il n'eut pas seul le mérite de servir la France volontairement dans ces jours néfastes, car ma bonne et regrettée mère et ma sœur figurèrent comme dames de charité dans nos ambulances militaires, soignant les malades et les blessés avec la plus touchante abnégation et le courage qui distinguent nos Françaises.

Quand à moi, mon histoire est courte : appelé par le devoir, après Sedan, à servir sous les drapeaux, je pris un engagement, je fis la campagne, puis m'étant passionné pour l'état militaire, je restai dans l'armée jusqu'en 1884, époque à laquelle je suis sorti avec le grade de capitaine d'artillerie.

Mais j'allais oublier un de mes parents,—telle-ment ces souvenirs de guerre m'absorbaient—un parent, *last but not least*, comme on dit en anglais, je crois, (car je commence à apprendre l'anglais depuis que je suis en Canada), un jésuite, le Père MacCarthy qui mourut en France, en 1833, après avoir été l'un des orateurs sacrés les plus brillants de son époque. Ordonné prêtre en 1814, il fut nommé évêque de Montauban en 1829, mais il crut devoir refuser cet honneur. Il fut pendant plusieurs années le principal prédicateur de la Cour.

—Oui, vous êtes bien Français.

—Certes, j'aime en effet notre belle France avec un amour que je ne puis ni ne veux dissimuler et qui serait prêt à s'exalter de nouveau, si notre patrie bien-aimée avait encore à passer par les épreuves terribles de la guerre et de l'invasion, mais j'ai toujours eu aussi une vénération profonde pour l'Irlande, berceau de ma famille et foyer de tant de souvenirs qui s'y rattachent. J'ai appris dès l'enfance à aimer ce pays en même temps que des sentiments d'un ardent patriotisme se développaient dans mon cœur pour la France.

Il avait fini, je regardai celui qui me parlait ainsi : un grand gaillard, beau garçon encore, malgré ses neuf lustres, tête intelligente, regard franc, net, calme, énergique et brillant, et je me suis dit que la France avait fait une belle acquisition en recevant à bras ouverts cette famille de proscrits qui compte dans ses aïeux des MacCarthy Mor et des Fitz Gerald.

Je compris autre chose aussi en l'entendant affirmer ses idées démocratiques et de travail, c'est que ce descendant de roi savait que pour être véritablement utile à l'humanité et à son pays, il vaut mieux se mettre à l'œuvre et se battre contre l'ennemi, plutôt que de réclamer un trône qui n'est plus vacant et de chercher à allumer la guerre civile dans sa patrie.

Et voilà comme j'appris l'histoire d'un brave fils de la Verte Erin, aujourd'hui si bon Français, et en passe de devenir Canadien.

Cette histoire est celle d'un seul de ceux dont je vous parlais, je ne sais si elle vous a intéressés ; quand à moi, elle m'a profondément ému.

\* \* Ces mots d'idées démocratiques me fait souvenir que c'est pendant ce mois des morts, que par un singulier contraste, les vivants se remettent au travail avec plus d'énergie et de courage que jamais.

Les écoles du soir viennent de s'ouvrir, ces écoles dont les débuts n'ont été observés, l'année dernière, qu'avec crainte par les uns, défiance par les autres, mais qui sont aujourd'hui en pleine prospérité. C'était hier une chose de l'avenir, un essai, une tentative, une innovation, aujourd'hui c'est un des éléments les plus essentiels du présent, une nécessité reconnue.

J'ai sous les yeux un passage d'un grand écrivain français, qui a été cité l'autre jour, à l'ouverture des écoles du soir, par un éminent orateur, et qui dit beaucoup en peu de lignes :

Aux constitutions comme aux édifices, il faut un sol ferme et nivelé. L'instruction donne un niveau aux intelligences, un sol aux idées. L'ignorance d'un peuple, quelque épaisse qu'elle soit, est une surface sans consistance ; un préjugé en désuétude l'ébranle en tombant ; une idée nouvelle qui surgit l'émeut autant qu'une commotion volcanique.

L'instruction des peuples met en danger les gouvernements absolus ; leur ignorance, au contraire, met en péril les gouvernements représentatifs, car les débats parlementaires, pour révéler aux masses l'étendue de leurs droits, n'attendent pas qu'elles puissent les exercer avec discernement. Et dès qu'un peuple connaît ses droits, il n'y a plus qu'un moyen de le gouverner, c'est de l'instruire.

Ce qu'il faut donc à tout gouvernement représentatif qui prend naissance dans l'élection, c'est un vaste système d'enseignement général, gradué, spécial, professionnel, qui porte la lumière au sein de l'obscurité des masses, qui remplace toutes les démarcations arbitraires.

Les écoles du soir, limitées l'année dernière à deux villes seulement, Montréal et Québec, se multiplient déjà partout, et les campagnes en auront bientôt.

L'habitant, le paysan, jouira des mêmes avantages.